Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **57 (1921)**

Heft 7

PDF erstellt am: **10.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LVIIme ANNÉE
No 7

2 AVRIL
1921

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : AD. FERRIÈRE. *Un soviet d'enfants avant la révolution russe.* — JOSÉ MALLART. *Le travail attrayant (Une société scolaire).* — *Le dépouillement d'une boîte aux lettres scolaire.* — QUESTIONS ET RÉPONSES. — LES LIVRES. — PARTIE NARRATIVE : JEAN DES SAPINS. *La Société de chant.*

UN SOVIET D'ENFANTS AVANT LA RÉVOLUTION RUSSE

On croit parfois que le mouvement en faveur de l'autonomie des écoliers qui, parti de Russie, a passé en Allemagne, d'Allemagne en Suisse allemande, voire jusqu'à la Chaux-de-Fonds, a pour origine la révolution prolétarienne de 1917. Il n'en est rien. Tout d'abord ce mouvement a eu, dans le monde, plusieurs points de départ indépendants les uns des autres : celui d'Amérique (William R. George), celui d'Autriche (K. Prodinger de Pola), celui de la *Deutsche Freie Jugend* (Hoher Meissner, 1912, auquel participa l'Ecole nouvelle à la campagne du Dr G. Wyneken : la *Freie Schulgemeinde* de Wickersdorf). En Russie même, le mouvement a une double origine : origine tolstoïenne, au point de vue théorique, et origine anglaise, au point de vue pratique. Quant aux théories pédagogiques de la Russie des soviets, Mme Lénine les a empruntées à ses coreligionnaires politiques de l'Occident : Robin, Francisco Ferrer, Sébastien Faure et consorts. J'ai dit ici même comme quoi le trop célèbre Lounatcharsky avait « pillé » — sans lui faire aucun mal, d'ailleurs — la bibliothèque du « Bureau international des Ecoles nouvelles ».

Les insuccès — doublés, dit-on, de succès réels — qu'a rencontrés la Russie des soviets dans l'application du régime de l'autonomie des écoliers, ne doivent pas faire oublier les précurseurs du mouvement et leurs mérites très réels. Parmi ces précurseurs, je voudrais parler ici de deux apôtres de l'éducation nouvelle, les deux frères Chatzky qui établirent une colonie d'enfants en Russie en 1906.

L'un de ces apôtres de l'éducation par la liberté est venu me voir en 1913. Il m'a longuement parlé de son œuvre. L'hiver suivant il a décrit sa colonie dans un livre. C'est à ce livre — dont

quelques fragments ont été aimablement traduits à mon intention par la secrétaire du Dr N. Roubakine — que j'emprunte les quelques citations qui suivent.

Les enfants que réunit M. Chatzky appartenaient au milieu ouvrier de la ville de Moscou. Ils avaient été tout d'abord réunis dans un *settlement*, sorte de mission laïque dans le monde ouvrier. Enfants ombrageux, rebelles à toute discipline, il semblait presque impossible de leur faire mener une existence collective tant soit peu civilisée, comportant de l'entr'aide, des devoirs, des obligations sociales. Aussi bien M. Chatzky ne chercha-t-il pas à user d'autorité ; il savait bien qu'il n'arriverait à rien. Confiant dans le bon sens inné des enfants et dans la valeur de l'expérience — expérience défavorable engendrant la souffrance, expérience favorable suscitant la joie, — il adopta l'attitude des physiocrates : « laisser faire, laisser passer ». Il se réservait d'intervenir uniquement si on le lui demandait et quand on l'en prierait ; car il était très décidé à se faire prier.

Abnégation ? Témérité ? L'une et l'autre sans doute ; mais surtout : clairvoyance aiguë. Le chaos du début — prévu et accepté à l'avance — fit bientôt place à un rudiment d'organisation sociale, à une ébauche de division du travail. On devine combien cette période de tâtonnements dut être passionnante pour les psychologues soucieux et un peu anxieux qui, de loin, de leur maisonnette à l'écart, assistaient aux tentatives tout à tour de violence et de pacification, auxquels se livraient, à la maison principale du domaine, les jeunes colons, garçons et filles ! Comme ils l'avaient prévu, l'esprit d'ordre triompha peu à peu. On vint à eux, on eut recours à leur aide. Ils y mirent leurs conditions. S'ils avaient voulu intervenir plus qu'on ne les en priait, les enfants se seraient rebiffés et tout le bénéfice acquis par l'autonomie eût été perdu !

Cette patience porta ses fruits. Les jeunes colons prirent confiance, s'adaptèrent et, grâce à l'absence d'autoritarisme arbitraire et de coercition, un esprit d'enthousiasme au travail se fit jour dans la colonie.

A propos de l'aménagement d'une place de jeux dont la colonie avait pris l'initiative et qui fut terminé en trois jours de travail intense, on lit par exemple dans le livre de M. Chatzky :

« Tout cela a été fait avec un grand enthousiasme et cet enthousiasme était général. Les enfants ont senti et compris que la colonie était leur chose, le résultat de leur propre effort. Spontanément ils ont pris plus de soin à la propreté et à l'ornementation de leur maison. »

Les réunions délibératives, qui avaient remplacé les batailles du début, prirent de plus en plus d'importance. On y traita principalement de questions concrètes, d'ordre économique. Chose intéressante, ces enfants résolurent entre eux sans s'en douter un problème social de grande importance et que le monde ouvrier actuel, qui ne parle que de journées de 8 heures ou de semaines de 44 heures, est loin d'avoir résolu : celui du travail aux pièces. Nous lisons ceci, sous la plume de M. Chatzky :

« A la fin de l'été, la colonie décida de remplacer le travail obligatoire par le travail volontaire. Cette décision donna de très bons résultats ; les enfants trouvèrent dans leur travail un intérêt d'autant plus vif, intérêt qui résultait directement de la joie de l'effort accompli. En même temps se marqua chez eux le sentiment de leur responsabilité à l'égard du travail qu'ils avaient fourni et de celui qu'ils devaient fournir. Certains groupes prirent à leur charge un travail défini à accomplir, un « devoir », c'est-à-dire qu'ils mesurèrent le travail non pas d'après le temps qu'il exigeait, mais d'après le résultat à atteindre. Ce travail, dont la quantité et la qualité étaient précisées à l'avance, sans qu'il fût tenu compte du temps à y consacrer, était accompli d'une façon singulièrement plus exacte et plus énergique ; et les enfants consentirent d'eux-mêmes au contrôle de la part du directeur ou de camarades plus expérimentés. La liberté obtenue par le travail ainsi conçu n'en était que plus appréciée. Il en résulta qu'ils disposèrent de beaucoup plus de temps libre et que la vie de la colonie devint plus joyeuse et plus animée. Cette façon de procéder ajouta à la *nécessité* de faire un travail défini l'*intérêt* spontané pour ce travail, c'est-à-dire le sentiment de satisfaction que l'on éprouve à bien faire un travail. »

Rien d'étonnant si, de fil en aiguille, on en vint à toutes espèces d'activités non plus urgentes mais d'agrément, je dirais volontiers : de luxe. C'est ainsi qu'on décida la création d'un journal (manuscrit, sans doute), qui était lu à haute voix une fois par semaine en présence de la communauté réunie; il est vrai que, lorsqu'il faisait beau temps, on ne se tenait guère à la date fixée et qu'on ne se réunissait pour la lecture que lorsqu'il y avait assez de « copie ».

Parmi les articles des jeunes colons il en est un, intitulé « Nos droits et notre liberté » dans lequel l'auteur, un des colons les plus âgés, préposé à la buanderie, se plaint qu'il soit parfois difficile d'empêcher les plus jeunes de désobéir et de manifester de la rudesse dans leurs manières. Cet article donna lieu à une discussion où chacun se rendit compte que l'inconduite de quelques-uns faisait du tort à la communauté tout entière.

Un autre article du même journal est conçu comme suit :

« *Notre assemblée.* Procès-verbal. — Une innovation importante : le choix d'un comité économique qui se compose de tous les chefs de services (jeunes colons) et de l'économe. Lundi ce nouveau comité s'est réuni ; ses membres ont procédé immédiatement après à un inventaire de toute notre fortune : ils ont compté les cuillères, assiettes, pots, clés, etc. Tout cela est important. La rédaction remercie chaleureusement les colons pour leurs efforts en faveur de l'ordre. »

Un beau jour on décida d'interroger tous les jeunes citoyens sur leur propre république, le but qu'elle poursuivait à leurs yeux et le genre de vie qui y convenait. Trois colons, élus pour cela, et le directeur rédigèrent le questionnaire ; il comptait quinze questions. Puis on attendit les réponses écrites. Dans les huit jours qui suivirent il en rentra 47 sur 55.

L'idée dominante qui découla de ces réponses était celle-ci : il faut travailler pour vivre et travailler signifie créer des valeurs utiles à la communauté. — Cette idée et celle de la préparation à la vie d'adulte revenaient sous toutes sortes de formes différentes. Quelques colons y ajoutèrent des notions morales, voire des commentaires sur l'égoïsme et l'altruisme, et des réflexions sur les devoirs des plus âgés vis-à-vis des plus jeunes. L'une de ces réponses vaut la peine d'être citée :

« Vivre pour soi, travailler pour soi et ne penser qu'à soi est décevant et égoïste. A part nous, il se trouve dans la colonie beaucoup d'enfants plus jeunes. Plusieurs d'entre eux sont gentils, mais il y en a aussi qui sont méchants. Le devoir de nous, grands, vis-à-vis des plus petits est de leur venir en aide le plus possible, de contribuer à faire d'eux des hommes moralement élevés, de leur faciliter les activités qui développent leur personnalité et de leur accorder nos conseils et notre appui. Si l'un d'entre eux commet une faute, il est de notre devoir de l'en avertir et de l'amener à se corriger. Nous devons être prêts en tout temps à apporter notre secours aux plus petits. »

A cet égard, l'assemblée des élèves joua un grand rôle et cela dès le premier été. A ce moment M. Chatzky écrivit ces lignes :

« Le premier été touche à sa fin ; nous sommes en mesure de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le travail accompli. Quelque chose, dans la vie de la colonie, a-t-il exercé sur les enfants une influence prépondérante ? Oui, ce fut le *travail*. C'est lui qui introduisit dans la vie des enfants un sens, un ordre et une certaine harmonie. C'est l'importance accordée par hasard au travail par les jeunes colons qui détermina de façon constante leur attitude réfléchie à l'égard de la colonie et ils ne purent faire autrement que d'en faire l'objet de leurs entretiens dans leurs réunions. Plus cette attitude réfléchie grandit et devint claire, plus aussi le travail devint facile et productif. C'est là, comme je l'ai montré, ce qui donna à l'assemblée sa signification *pratique* et consacra

sa nécessité. Toutefois, à côté des questions purement pratiques, dont l'initiative fut due principalement aux directeurs, il arriva naturellement que les enfants abordèrent aussi des questions personnelles et sociales, quoique sous une forme élémentaire.

» Ce fait montre nettement combien étroit fut le lien entre les assemblées et le goût des enfants pour leur travail. Peu à peu les assemblées étendirent leur champ d'action et exercèrent une influence de plus en plus profonde ; au début elles ne jouèrent qu'un rôle accessoire, plus tard un rôle prépondérant. Ainsi la vie collective commença à prendre une forme légale en fonction même des activités de la colonie.

» Chose curieuse, quoique les enfants fussent étroitement solidaires sur le terrain du travail, on ne remarqua pas d'abord entre eux de liens personnels. Les rapports d'amitié étaient rares. Chacun gardait son quant à soi et il se forma petit à petit un concept de la liberté qui pourrait se formuler ainsi : *chacun est libre pour autant qu'il respecte les intérêts d'autrui.*

» Si nous considérons les résultats de ce premier été comme un essai, nous pouvons dire qu'il nous a convaincus de la possibilité d'une transformation sérieuse chez les enfants. Le fondement de la vie fut le *travail*, mais un travail *joyeux*, *énergique* et *approprié à l'âge* des enfants. Toutefois le travail n'a créé qu'un lien extérieur entre eux ; il a déterminé la forme et l'ordre dans leurs activités. Or nos devoirs et nos projets vont beaucoup plus loin en profondeur et en étendue : il s'agit d'organiser non pas seulement les forces physiques de nos enfants, mais aussi leurs forces spirituelles. C'est en cela que consiste la seconde partie de notre tâche. »

Ce vœu de M. Chatzky devait être accompli en bonne partie durant le second été. Pourtant, les rapports entre les enfants commencèrent par être difficiles.

« Les enfants étaient désordonnés et se plaignaient du fait que beaucoup de disputes surgissaient entre eux, troublant la joyeuse humeur de la colonie. C'est durant ce second été que quelqu'un lança la question : les punitions sont-elles nécessaires ou peut-on s'en passer ? Tout le monde, à part deux voix, opina pour le remplacement des punitions par des remarques et des avertissements. On ne considérait pas la punition comme une solution propre à introduire dans la colonie une vie meilleure ; mais alors où trouver cette solution ?

» Il s'agissait de faire en sorte qu'aux yeux des enfants l'assemblée gagnât en importance afin d'agir sur l'opinion publique et sur la conduite de chacun. Et nous pouvons affirmer que les enfants ont compris le sens des assemblées mieux que bien des adultes ! »

Ailleurs on nous dit encore :

« Les assemblées sont absolument nécessaires pour le maintien de l'ordre et pour l'amélioration de la vie de la colonie par le moyen d'une collaboration harmonieuse. Les enfants ont formulé leur pensée ainsi : Le premier pas vers

la vie meilleure que nous avons l'intention d'édifier ici est de faire non pas ce qui me plaît, mais ce qui convient aussi aux autres et de sauvegarder les intérêts de chacun. Les colons doivent s'adapter à la vie collective entre camarades ; ils doivent devenir toujours plus nobles et plus indépendants. »

Ce qui est frappant dans l'expérience tentée par M. Chatzky, c'est combien tout ce qu'il avait prévu s'est réalisé. Il fallait, je l'ai dit, un peu de témérité et beaucoup de confiance dans le bon sens inné des enfants, pour oser « dresser en liberté » tant d'enfants échappés aux rues de la grande ville et plus enclins au vagabondage qu'à la vie collective organisée. Toutefois il ne faut pas s'y tromper : d'autres pédagogues pourraient être tentés d'imiter les frères Chatzky et... ne pas réussir du tout. C'est que, sous la grande réserve de ces hommes, se cachaient beaucoup de perspicacité et beaucoup d'amour. Ainsi le miracle de l'ordre succédant à l'anarchie n'a rien de transcendant.

Je crois bien que sans la bonté clairvoyante de M. Chatzky lui-même et de son frère, sans leur patience doublée de ténacité, sans la confiance qu'ils ont su imposer aux enfants tout en évitant de s'imposer eux-mêmes et sans l'appel constant à la raison et au bon sens que cette confiance même a rendu possible, l'anarchie serait restée anarchie ; ou plutôt, seul le despotisme féroce de quelque meneur en serait venu à bout : et on aurait vu peut-être le régime bolchéviste avant la lettre, avec son terrorisme et sa partialité, s'installer à demeure...

Peut-être... Et pourtant qui sait ? D'autres exemples me font croire qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, la majorité sait prendre en main les rênes du pouvoir. La souffrance collective suscite la révolte collective. Et pour peu qu'une voix énergique se fasse entendre en faveur du droit, de la justice, de la coopération de tous pour le bien de tous, elle a tôt fait de rallier les suffrages de ces intuitifs de génie que sont les enfants, lorsqu'ils ne sont ni surmenés ni malmenés ! Les frères Chatzky ont hâté la naissance de l'esprit d'ordre ; ils ne l'ont pas créé ; ils n'auraient pu, dans les conditions où se déroulait l'expérience, l'empêcher de naître tôt ou tard.

Il y a un grand enseignement dans cette simple constatation. Il importe qu'il ne soit pas perdu. AD. FERRIÈRE.

LE TRAVAIL ATTRAYANT [1]

(Une société scolaire.)

Parmi tous les problèmes qui se posent à un débutant de l'enseignement, celui de l'activité attrayante occupe, sans doute, la première place. Je me suis trouvé dans une école pré-professionnelle avec des enfants de 12 à 15 ans, qui, pour la plupart, allaient se vouer au commerce. Quoiqu'ils ne fussent pas des tout petits, ils avaient tout de même le droit de s'épargner une corvée ennuyeuse, une tâche sans utilité nettement démontrée. Comment s'y prendre ? Comment faire marcher d'accord les besoins des enfants et les nécessités du programme ?

J'ai pensé qu'il fallait choisir quelques buts concrets, fortement désirés par les enfants, pour faire se poser beaucoup de problèmes relatifs aux branches de l'enseignement. C'est un peu difficile surtout si on n'a pas beaucoup de liberté d'action. Mais je ne puis me plaindre de manquer de liberté, et j'ai essayé tant bien que mal de remplacer l'enseignement des *matières* dont j'étais chargé, par le travail nécessaire à la poursuite de quelques buts concrets, auxquels les élèves aspiraient.

On pourrait dire que je n'enseigne pas les branches qui m'ont été imposées. C'est uniquement que je ne suis pas l'ordre des programmes, pour mieux suivre l'ordre demandé par l'esprit des élèves. Les enfants désirent atteindre des buts définis, et pour les atteindre il faut travailler, il faut résoudre des problèmes, il faut acquérir des connaissances. Les programmes assignent à ce travail, à ces connaissances un certain ordre artificiel ; les besoins de l'enfant exigent un autre ordre, un ordre naturel.

Je vais prendre un exemple. Le cours était déjà commencé ; j'avais donné à lire aux élèves les « notes de voyage » de quelques explorateurs et voyageurs, en vue de baser sur des faits concrets, vivants, l'enseignement de la géographie. Mais le besoin de voyager, loin d'être satisfait par les récits de voyages, s'était accru, au contraire. Et, au lieu de se contenter de lectures, on désirait, plus qu'auparavant, faire de vrais voyages.

Un beau jour les élèves ont exprimé le désir de faire un voyage à Madrid, ou aux villes industrielles du Nord de l'Espagne, ou encore à l'étranger, en France ou au Portugal. J'ai répondu que c'était très bien :

— Mais pour cela il faut de l'argent, et aussi une préparation, afin de faire le voyage dans les meilleures conditions et d'en tirer le plus de profit possible... Vous allez demander cet argent à vos parents ?... Ce serait mieux de le gagner vous-mêmes par votre travail...

— Oui, nous pouvons travailler.

— Nous disposons d'un petit atelier pour le travail du bois, nous avons deux machines à écrire, un jardin où l'on cultivera des légumes et des fleurs ; ceux qui aiment le dessin artistique peuvent faire des cartes postales, de petits tableaux ; d'autres, des objets de vannerie, etc. Ce travail vous fournira de l'ar-

[1] L'auteur de cet article est un instituteur espagnol, ancien élève de l'Institut J. J. Rousseau. Son récit ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

gent ; l'école, vos familles et vos amis vous commanderont de l'ouvrage, et vous vendrez les objets que vous fabriquerez, les fruits et les fleurs que vous cultiverez.

Tous les garçons étaient pleins d'enthousiasme et d'espérance.

— Comme vous voyez, cela demande une organisation. C'est une entreprise un peu complexe ; chacun doit avoir sa place, et chacun doit toucher des bénéfices proportionnels à son travail.

— Alors il faut constituer une société.

— Oui, ce sera le mieux. Mais comment l'organiser ? Vous devez vous mettre d'accord sur les bases de l'organisation et puis rédiger des statuts.

— Vous pouvez nous le dire, et même vous pouvez rédiger les statuts.

— Je vais vous aider. Je vous donnerai des conseils et vous ferez le reste, qui est presque tout. A la bibliothèque, il y a des livres qui parlent de la constitution des sociétés ; vous y trouverez aussi des règlements. Il y a dans la localité des gens qui peuvent vous renseigner et que vous consulterez.

On nomma un comité chargé de faire toutes les démarches nécessaires (recherche de documents, consultations, rédaction des projets). Au bout de quelques jours on se réunit en assemblée générale ; on critiqua les projets de constitution présentés par le comité. Celui-ci rédigea les statuts ; on les discuta et on les soumit à l'approbation de l'autorité.

Après l'élection du Conseil de direction on procéda à la division du travail. La société prit pour nom *Labor*. Y a-t-il un meilleur moyen de faire comprendre à ces garçons l'organisation d'une société ?

J'extrais des statuts quelques-uns des points les plus importants : « ...*Labor* a pour but : 1° d'entraîner ses sociétaires à des travaux utiles et éducatifs ; 2° d'acquérir les moyens de faire des voyages instructifs.... La société *Labor* est anonyme, de capital indéfini, croissant avec le travail et réparti en actions d'une peseta. Le fonds initial est constitué : 1° par les locaux, le jardin, les outils et le matériel de l'école, le tout cédé gratuitement ; 2° par le matériel et l'argent provenant des membres honoraires. Les membres actifs obtiennent des actions par leur travail... »

La société est à l'œuvre depuis cinq mois. Les membres ont fait de petits travaux artistiques en bois, des réparations aux meubles de l'école ; ils ont construit une terrasse et des bancs au jardin, ils ont confectionné des paniers à papier et quelques ustensiles divers ; ils ont fait des copies dactylographiques, des cartes postales, etc. ; ils se sont partagé le jardin pour le cultiver individuellement ; ils l'ont orné de bordures, traçant d'avance les plans sur le papier, pour les soumettre à l'approbation du directeur de la section d'agriculture et du gérant [1].

Quelques jeunes sociétaires ont déjà gagné près de 35 actions, soit 35 pesetas. Le travail s'est effectué surtout pendant les récréations. Pourquoi les élèves ne travailleraient-ils pas avec plaisir pour atteindre un but qui leur est si cher ? Qleu bonheur, s'ils pouvaient travailler de cette façon pendant toute leur vie ! Et pourquoi cela ne se réaliserait-il pas, si on les y habituait dès leur jeunesse ?

[1] L'auteur de ces lignes.

Ils trouveraient dans toutes les activités de la vie sociale des buts nobles et élevés qui pourraient les stimuler. Il est très possible qu'en leur apprenant le travail-jeu, on arrive à mettre dans l'activité professionnelle ce qui est propre au jeu : la joie, l'enthousiasme. Que pourrait-on désirer de mieux ?

Au point de vue de l'acquisition de la technique du travail, il va de soi que ce genre d'activité est éminemment favorable, contrairement au travail fait à contre-cœur, qui est épuisant et souvent mal exécuté.

En outre, l'activité et l'administration de la société, comportent de l'*arithmétique* (calcul du prix de revient, comptabilité) ; du *langage* (rédaction de documents, comptes rendus) ; du *dessin* (les projets et les plans des objets ou des œuvres à construire, le dessin artistique).

Mais la branche qui profite le plus de tout cela, à côté des travaux manuels, de la dactylographie et du jardinage, c'est la géographie. Les futurs jeunes touristes ont déjà tracé plusieurs itinéraires d'après les renseignements des guides, des indicateurs, des cartes, des récits et des traités de géographie. Bientôt il s'agira de choisir.

Nous avons encore ici un travail (surtout intellectuel, celui-là) fait avec entrain et avec joie. Chacun a intérêt à ce que l'on adopte son itinéraire. Il veut le présenter aussi complet que possible ; il doit le comparer avec les autres ; il doit démontrer la nécessité de visiter telle ville, de passer par tel endroit. Il faut tenir compte aussi de la modicité des moyens de la société. Cela demande de la documentation et de l'initiative ; c'est une série de problèmes qu'il faut résoudre, et cela exige la mise en jeu de toutes les ressources de l'intelligence.

On m'objectera que ce procédé ne permet pas aux enfants d'apprendre toute la géographie. Sans doute, mais ne vaut-il pas mieux leur apprendre *à apprendre* et à résoudre des problèmes, que de meubler leur mémoire de connaissances abstraites ? S'ils savent apprendre, s'ils savent résoudre des problèmes, ils en profiteront toute leur vie ; mais s'ils ne savent que répondre au questionnaire, si complet soit-il, ils ne pourront en tirer qu'un profit très limité, car la vie ne leur présentera pas de questionnaire. La vie leur posera des problèmes et leur donnera des occasions d'apprendre sur le vif ; ceux qui seront habitués à résoudre des problèmes et à saisir ces occasions, auront des probabilités de réussite beaucoup plus grandes que les autres. Et je crois que c'est précisément la préparation à la vie que l'école doit faire.

Notre procédé ne s'oppose pas du reste à ce que le programme soit complet. Il n'est qu'un point de départ, une base d'opérations ; et si l'on a au cours de l'année des bases d'opérations diverses, on peut développer complètement son programme.

Je n'ai présenté qu'une de ces bases : la société travaillant pour faire un voyage. Elle sert à développer dans leur ensemble les programmes de travaux manuels, de dactylographie et de jardinage ; elle occupe une partie importante du cours de géographie, et elle complète les programmes de mathématiques, de sciences physiques et naturelles, de dessin, de langage, de droit.

Tout cela se fait pour un simple voyage. Mais il faut tenir compte de ce

qui vaut peut-être plus encore : la joie au travail. Le voyage n'a pas encore eu lieu ; il faut espérer qu'il nous donnera aussi quelque chose.

JOSÉ MALLART.

Villablino (Léon), mars 1921.

LE DÉPOUILLEMENT D'UNE BOITE AUX LETTRES SCOLAIRE

A la suite de l'erreur d'une dactylographe, une page du manuscrit de M. Auguste Lemaître a été omise dans l'article paru le 5 mars dernier. Nous tenons à la publier néanmoins. Les lignes qui suivent doivent s'intercaler à la page 75, § 5, ligne 5, après les mots : « Les 18 questions ont été posées par 13 élèves. » (En outre, page 73, 3e ligne à partir du bas, le titre de la 3e rubrique doit être : *Sciences occultes*, et non « Philosophie ».)

Ils demandent des explications sur le spiritisme ; l'hypnotisme ; la suggestion et l'autosuggestion ; la télépathie ; le scientisme ; la théosophie ; les rêves ; la chiromancie ; le somnambulisme ; les obsessions ; les médiums ; les filles de Morzine ; les guérisons à distance ; la lecture à travers les corps opaques ; la pneumatologie ; les coïncidences frappantes ; les prédictions ; l'envoûtement.

Il n'y a rien de surprenant à ce que des articles de revues, telles que les *Lectures pour tous*, le *Je sais tout*, ou bien des représentations, des conférences, des conversations aient dirigé l'imagination de nos jouvenceaux vers ce domaine où le fantastique coudoie des notions plus ou moins scientifiques.

Quatrième groupe, les *Directions personnelles*, avec 16 questions. Il y a eu 12 questionneurs et ils voudraient savoir comment s'orienter ; dans quelle section entrer ; les meilleures méthodes pour étudier ; les remèdes contre une infirmité (bégaiement, dégoût de tout, hoquets fréquents) ; les auteurs à lire pour se perfectionner dans le français ; le meilleur des sports ; l'utilité ou la nocuité de la Société des Eclaireurs ; comment se faire un ami.

Cinquième et dernier groupe, la *Religion*, avec 13 questions, soit du 10 %. Le nombre des questionneurs a été de 11, tous appartenant à des milieux protestants.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

7. Voici tantôt une année que la commission scolaire a institué dans notre village, pour chaque degré, des leçons de morale d'une demi-heure, chaque semaine. J'ai cherché, recopié des cours, mais ne suis pas satisfaite de mes trouvailles qui sont ou trop enfantines ou trop au-dessus de la portée de mes galopins (filles et garçons).

Pourriez-vous me signaler des livres d'enseignement moral, renfermant des entretiens, récits, biographies, etc. Mes élèves (degré moyen) sont âgés de 11 et 12 ans.

M. G.

Cette question nous paraît revêtir une importance particulière. L'éducation morale est la première de toutes, mais elle a été et elle est encore trop souvent négligée. C'est pourquoi nous serions heureux si la question de notre correspondante pouvait susciter des réponses concernant non seulement le degré moyen, mais l'école primaire dans son ensemble. Alb. C.

RÉPONSES.

6. Ouvrages concernant les matières premières et les industries qui satisfont les besoins de l'homme :

Manuels de leçons de choses. Très nombreux, quelques-uns très bons. Citons en particulier celui de MONTILLE.

VIOLLET-LE-DUC. Dictionnaires du costume et de l'ameublement.

OCTAVE UZANNE. La locomotion dans l'histoire. — VIOLLET-LE-DUC. Histoire de l'habitation humaine. — MÉNARD ET SAUVAGEOT. La vie privée des anciens. — JACQUEMART ET BOIS. L'Industrie de nos jours. — D'AVENEL. Histoire du travail.

Les ouvrages de la *Bibliothèque des merveilles*, chez Hachette. — *Bibliothèque scientifique des écoles et des familles*, H. Gautier, éditeur. — Les périodiques : *Le Tour du monde, Je sais tout, Science et Vie, Qui, pourquoi, comment?* etc., etc.

LES LIVRES

Ed. VITTOZ. — **Journalistes et vocabulaire.** 2e édition, préface de M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève. Lausanne et Paris, Payot, 1921.

Les questions que soulève l'influence grandissante de la presse ne peuvent laisser indifférent quiconque se préoccupe des affinités entre le langage et la vie sociale. L'action de la presse sur la langue est réelle, mais on ne comprend pas toujours bien en quoi elle consiste ; avant de chercher si elle est bienfaisante ou funeste, il importe de la définir et d'en connaître la vraie nature. Un des intérêts du livre de M. Vittoz est de fournir beaucoup de données pour cette étude.

Cette action est indirecte, sans être pour cela moins profonde. On parle couramment de la langue des journalistes : cette langue n'existe pas. On croit souvent qu'ils sont les inventeurs des néologismes et des innovations grammaticales dont fourmille leur prose ; ils ne font que les propager ; devant parler de tout et à tous, ils sont par définition des intermédiaires.

Aujourd'hui les quotidiens touchent aux questions les plus diverses ; c'est par nécessité professionnelle que leur vocabulaire est bigarré. Chaque forme spéciale de la vie et de la pensée (professions, sciences, littérature, affaires, sports, etc.) appelle des formes spéciales de l'expression ; les mots et leur agencement tendent à s'écarter de l'usage courant : toutes ces formes étrangères à l'usage journalier, toutes ces langues spéciales constituent par leur réunion la langue écrite, qui ne se définit guère que par son opposition avec la langue parlée.

Or le plus grand danger qui puisse menacer la vie et l'économie d'un idiome, c'est que les formes écrites s'éloignent trop des formes parlées. La cause de cette dissociation n'est pas linguistique, elle est sociale : l'écrit s'écarte du parlé dans les sociétés où les préoccupations intellectuelles sont l'apanage d'une élite, confinée elle-même dans une classe ; quand les choses vont au pire, ceux qui écrivent deviennent inintelligibles au vulgaire. Dans une communauté où les classes se pénètrent et où les élites circulent, les deux modes d'expression se rapprochent, les formes propres aux spécialités deviennent familières à plus de gens, et s'associent, dans leurs esprits, aux formes de la langue usuelle. Aucun idiome n'a réalisé pleinement cet accord, d'ailleurs impossible ; mais les nôtres s'en approchent sensiblement.

De tous les facteurs favorables à cette intégration, la presse est le plus efficace. En parlant de mille choses, elle doit chercher les mille manières de les dire. Elle ne peut rien inventer, n'en ayant pas le loisir, et prend à droite et à gauche dans la langue écrite ce dont elle a besoin. D'autre part le journaliste, s'adressant à tout le monde, surtout à des gens qui « n'ont pas le temps », doit bon gré mal gré rester en contact avec la langue usuelle, et, pour émoustiller ou dérider son lecteur, il ne craint pas de recourir au mode familier, au parler populaire, à l'argot. Ce faisant, il contribue, sans bien s'en rendre compte, à la conciliation des extrêmes linguistiques, et c'est ce qu'observe de son côté mon collègue, M. Al. François dans la préface dont il a enrichi le livre de M. Vittoz. Sans doute cette bouillie de formes hétéroclites n'a rien de très avenant, et la tenue générale des quotidiens courants prête à la critique (bien plus que les imperfections de détail qu'on leur reproche tant). Il n'en est pas moins vrai que le journal est une sorte de bureau central qui relie à toute heure les cabines téléphoniques de la pensée et de l'expression. Il est aidé dans cette besogne par le périodique, le livre, la conférence, l'école ; mais tant de gens ne savent lire que pour lire leur journal ! Nos langues deviendraient trop complexes, s'émietteraient dans la spécialité, si rien ne venait rapprocher, opposer, concilier ces éléments disparates ; c'est là un des rôles indirects de la presse.

On accuse souvent les journalistes d'aggraver la « crise du français » ; on ne sait pas bien, il est vrai, si cette crise existe ni en quoi elle consiste ; peut-être entend-on par là que la multitude des innovations et les changements trop rapides détraquent la machine linguistique. Mais on l'a vu : le principal facteur de la dislocation des idiomes, c'est la désharmonie des parties, le divorce, surtout, de l'écrit et du parlé. Si l'on se convainc que les journalistes n'innovent rien, et qu'ils travaillent inconsciemment à resserrer les pièces du système, on se hâtera moins de les charger de tous les péchés d'Israël.

L'étude de la « langue » des journaux mérite donc de retenir l'attention et du linguiste et du sociologue ; il importe peu de la définir — on ne saisit pas un fantôme — mais beaucoup plus de savoir à quelles sources elle s'alimente, ce qu'elle fait des apports venus de toutes parts, et de voir si les modifications qu'elle leur fait subir (signification généralisée ou détournée, emploi métaphorique, intention expressive, surtout) confirment ce qui a été dit de l'action unificatrice de cette prose moyenne. M. Vittoz s'est limité au vocabu-

laire, qui lui a livré une riche moisson d'observations utiles ; mais il faudra s'attaquer aussi aux formes grammaticales et à la syntaxe, car la clé d'une langue est moins dans ses mots que dans sa grammaire. CH. BALLY.

La Revue Romande (Lausanne, Cheneau-de-Bourg 19 — paraît deux fois par mois. — 6 fr. par an au lieu de 10 pour les membres du corps enseignant) commence la publication d'un roman inédit d'un des meilleurs romanciers de la France contemporaine, M. Henri Bachelin. *Les trois hérauts*, tel est le titre. L'auteur a repris les vieux types de Flaubert, M. Homais et le curé Bournisien, et leur a adjoint un troisième personnage, qui ne figure pas dans *Madame Bovary*, un instituteur. Cette œuvre paraît devoir revêtir un intérêt particulier pour le corps enseignant.

La Rédaction de l'*Educateur*, qui s'interdit par principe toute polémique de nature religieuse ou confessionnelle, a constaté avec regret que le numéro adressé par la *Revue Romande* (numéro du 10 février 1920) à tous les membres du corps enseignant de la Suisse française, portait en épigraphe une excitation à l'antisémitisme. Nous ne pouvons que désapprouver cette tentative d'introduire chez nous quelque chose d'aussi contraire aux mœurs et à la mentalité romandes.

PARTIE NARRATIVE

LA SOCIÉTÉ DE CHANT

Du haut de son petit clocher à la flèche élancée, l'horloge au timbre clair laissa tomber huit coups. La nuit était sombre, une de ces nuits de novembre où le ciel est bas et où le grand vent d'automne secoue violemment les portes des maisons.

Pierre Dupré — le jeune instituteur de Biollens — penché sur sa table de travail, releva l'abat-jour, posa sa plume et ferma le dernier cahier corrigé. Tout à l'heure, il allait diriger, pour la première fois, une société de chant ; aussi ce ne fut pas sans une légère appréhension qu'il descendit, son violon sous le bras, à la salle de commune.

Cette société qui portait le nom « d'Echo du Biollon » comptait trente membres, tous de Biollens et tous agriculteurs. Quand le Comité était venu lui demander d'être le directeur de la société, tout de suite Pierre avait accepté. Il avait même poussé la générosité jusqu'à refuser tout traitement pour ce travail. Ayant pour ambition de se vouer à l'éducation populaire dans le village où il était appelé à exercer ses fonctions d'instituteur, il se voyait déjà jouant un rôle de premier plan parmi les jeunes gens. Il serait leur frère aîné. Il les élèverait au-dessus de la vie terne et terre à terre que l'on mène souvent dans les campagnes ; il leur ouvrirait des horizons nouveaux ; il serait leur guide, leur éducateur.

Quand il entra dans la salle de commune au plafond bas et aux parois noircies par le temps et la fumée, les membres de l' « Echo du Biollon » étaient

tous présents. Il y avait Jules au Sapeur qui racontait une histoire, et quand il avait fini de parler tous partaient d'un grand éclat de rire. Il y avait Ami au Gros Jules et Henri au Trompette qui jouaient aux cartes. Il y avait Paul Clavel, le fils du syndic, en gilet de chasse et en souliers cirés. Il y avait encore Charles Vully, le président de la Société, le grand Ferdinand connu dans la contrée pour sa belle voix de basse, François-Jacques qui avait perdu un œil en tirant du mortier dans une fête d'abbaye, Auguste Bolomey, brigadier de cavalerie, et d'autres encore qui allaient et venaient au milieu de la fumée des cigares.

Alors Charles Vully réclama le silence. Il présenta le nouveau directeur, lui adressa quelques mots de remerciements et la séance commença. D'abord Pierre Dupré invita ses chanteurs à cesser de fumer. Ensuite vint le classement des voix ; travail difficile pour le directeur : tous voulaient faire partie des ténors. Ils n'étaient, pour la plupart, guère familiarisés avec la clé de fa et redoutaient de se tromper. Quand le classement fut terminé, le directeur fit chanter des gammes, puis des exercices de solfège, après quoi il passa à l'étude d'un chœur intitulé « Là-bas, là-bas est ma patrie » de Plumhof.

Il s'agissait pour lui d'apprendre à chanter à trente paysans qui déchiffraient mal ou même pas du tout. Les premiers ténors s'en tiraient encore parce qu'ils avaient avec eux le président, Charles Vully, qui chantait tout ce qu'il voulait.

Car il faut le dire, Charles Vully, en dehors de son domaine, de ses vaches et des demis de petit blanc qu'il buvait à la pinte, aimait par-dessus tout la musique. On racontait que longtemps après onze heures du soir, il chantait, au café, des romances légères en fermant les yeux et en mettant la main sur son cœur.

Les basses comptaient comme meilleurs chanteurs le grand Ferdinand et Auguste Bolomey. Mais les seconds ténors et les premières basses mettaient à une rude épreuve la patience du directeur. Et puis quand le morceau fut entièrement déchiffré, il fallut entreprendre l'étude des paroles. Alors les difficultés recommencèrent car les chanteurs n'avaient pas la moindre notion de diction. La fusion des voix laissait beaucoup à désirer, chacun ayant la déplorable habitude de vouloir se faire entendre dans certains passages. Parfois, au troisième verset, lorsqu'on chantait ces mots : « Ma belle y monte en écoutant », Charles Vully fermait les yeux et prolongeait, de sa voix légère et bien timbrée, la dernière note, ce qui faisait manquer aux basses leur entrée.

Peu à peu, cependant, les dernières difficultés furent surmontées et le directeur put mettre à l'étude d'autres chœurs. Fiers de ce premier résultat, les membres de l' « Echo du Biollon » décidèrent de donner une soirée musicale et théâtrale dans le battoir mécanique, transformé pour la circonstance en salle de spectacles.

A la fin de février, les filles se réunirent dans la salle de commune pour tresser des guirlandes de mousse et confectionner des roses en papier tandis que les garçons s'en allèrent à la forêt quérir des branches de sapin.

Puis, un jour, on monta la scène — une jolie petite scène louée à une société du voisinage. Elle paraissait toute petite dans ce grand battoir mécanique. Contre les parois de cette salle de spectacles improvisée, on cloua les écussons des vingt-deux cantons ; on les encadra de branches de sapin et l'on suspendit des drapeaux aux vieilles poutres de la toiture où les araignées continuaient de tisser paisiblement leurs toiles chargées de poussière. De longues guirlandes de mousse se balançaient lentement au-dessus des bancs vides ; elles portaient des souhaits de bienvenue inscrits en grosses lettres sur du carton blanc. Cependant, dans une petite salle voisine, on installait le tonneau de vin de Lavaux et divers rafraîchissements.

Enfin le grand jour arriva. Dès le matin, le village prit un air de fête. Il faisait beau. Dans le ciel bleu passaient quelques nuages en promenade. Durant l'après-midi, on vit venir de nombreux chars à bancs amenant à Biollens toute la jeunesse des villages voisins. Au bruit des grelots se mêlaient des refrains connus et des chansons gaies. On s'arrêtait au « Café des Balances », on dételait, on commandait le thé pour les demoiselles tandis que les garçons buvaient un litre en jouant aux quilles.

A six heures précises, la fanfare attaqua un pas redoublé sur la place de l'église. Alors un frisson de joie passa sur le village : sociétaires, membres honoraires, membres passifs, tous accoururent se ranger derrière la bannière qui claquait au vent. Le cortège défila dans la rue puis s'arrêta devant le battoir mécanique ; déjà le public envahissait la vaste salle.

Les membres de l' « Echo du Biollon » prirent place sur la scène. On frappa trois coups, le rideau se leva.

Le public ne manqua pas d'applaudir, car jamais la société n'avait chanté avec autant de brio. Cependant, Auguste Bolomey qui jouait le rôle du syndic dans une vaudoiserie, se promenait en pantalon de grisette et en chapeau de paille dans les coulisses, buvant du vin pour se donner de l'aplomb, comme on dit. Comme il allait entrer en scène, il aperçut le directeur et lui dit :

— Vous savez, monsieur Dupré, j'ai compté dans l'auditoire trois députés, quatre syndics, deux pasteurs et huit régents. Il s'agit de se montrer à la hauteur sinon gare la critique !

La soirée suivait son cours avec une régularité parfaite. Après la vaudoiserie, la Société exécuta encore deux chœurs puis on joua un drame militaire intitulé le « Conscrit alsacien ». Dans un déploiement de drapeaux, au milieu du cliquetis des sabres, le drame se termina par un tableau vivant éclairé de feux de bengale. Auguste Bolomey, en costume de général, les yeux fixés au plafond, était figé dans une immobilité hiératique après avoir fort bien déclamé la longue tirade de la fin.

— Quelle mémoire ! quelle mémoire ! disait le public avec admiration.

A ceux qui le félicitaient, Auguste répondait avec un faux air de modestie :

— Oh ! vous savez, on fait ce qu'on peut !

Quand le rideau tomba, le public quitta la salle. Empoignés par des bras robustes, les bancs disparurent comme par enchantement tandis que les premiers couples dansaient déjà aux sons de la fanfare. Les jeunes filles étaient

en blanc avec une rose ou un œillet dans les cheveux. Les jeunes gens portaient un chapeau de feutre et, parfois, ils avaient une cigarette posée sur l'oreille.

Pendant toute la nuit, Pierre Dupré entendit les éclats lointains des cuivres et les clameurs des villageois en fête. Il se leva tard. Il était de mauvaise humeur et commençait à trouver que le rôle éducatif qu'il se proposait de jouer n'allait pas sans de sérieux inconvénients. Il en était là de ses réflexions quand il entendit un roulement de tambour suivi de cris discordants. Il se mit à la fenêtre et vit s'arrêter devant le bâtiment d'école un char à échelles tiré par deux chevaux.

Sur ce char, il reconnut la plupart des membres de la Société de chant. Il reconnut Auguste Bolomey, dans son costume de général, le visage barbouillé de farine et de suie. Juché sur le cheval de gauche, il se redressait pour donner des ordres en tirant son grand sabre. On eût dit un colonel d'opérette menant son régiment à l'assaut. Cependant, assis sur les bancs du char à échelles, Jules au Sapeur et Ami au Gros Jules en vestes de 1830, François Dutoit, dit le Nègre, en tirailleur sénégalais et le grand Ferdinand en ramoneur, entonnaient des chansons qu'ils ne parvenaient pas à chanter jusqu'à la fin. Le verre circulait à la ronde et, devant chaque maison, on s'arrêtait pour aller quémander des œufs, des saucisses et des saucissons.

Dès qu'ils aperçurent leur directeur, ils s'écrièrent :

— Monsieur le régent, monsieur le régent, venez avec nous !

De plus en plus étonné, Pierre répondit :

— Mais, au nom du ciel, que faites-vous donc ?

Alors Auguste Bolomey, désignant de la pointe de son sabre les boucles de saucisses qui s'entassaient dans la corbeille, déclara :

— Vous le voyez, on prépare le banquet pour ce soir. On vous y attend. Ça sera joyeux !

Rageusement, Pierre ferma la fenêtre.

Ainsi, c'était cela le résultat de ses efforts de tout un hiver. Ces jeunes gens, avec lesquels il avait passé tant d'heures à « cultiver l'art musical », comme disait le pasteur, ne trouvaient rien de mieux que de ternir d'une manière grotesque le beau succès remporté la veille. Ah ! il démissionnerait plutôt que de continuer à diriger une société de fêtards... « oui de fêtards » criait-il en arpentant sa chambre.

Brusquement il s'arrêta. On frappait à sa porte. Il alla répondre. C'était le cousin Genthod.

— Alors, dit celui-ci, que se passe-t-il ? Tu cries, tu gesticules et tu oublies que voilà une demi-heure qu'on t'attend pour dîner.

— C'est vrai qu'il est midi et demi, ajouta Pierre en tirant sa montre.

Puis désignant du doigt le char à échelles qui s'éloignait.

— Que veux-tu, je suis fâché de les voir dans cet état !

— Ah ! dit Genthod en éclatant de rire, tu en verras d'autres. Surtout ne prends rien au tragique ; ce n'est pas en un jour que tu veux les transformer.

Pierre ne répondit pas. Il se rendait compte que pour atteindre le but qu'il s'était proposé, le chemin serait long et la tâche lourde. JEAN DES SAPINS.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

Avis aux abonnés de l'étranger

Les nouveaux tarifs postaux internationaux entrent en vigueur le 1er avril et nous obligent à modifier comme suit les prix d'abonnement pour l'étranger:

„L'Educateur" seul Fr. 10.—
» et le „Bulletin" » 15.—

LIBRAIRIE PAYOT & Cie.

LIBRAIRIE PAYOT & CIE

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux

Quelques réimpressions :

MON SECOND LIVRE

Livre de lecture
à l'usage de la deuxième année d'école

par F. M. GRAND et U. BRIOD. Illustrations de Mme H. S.

2me édition

Ouvrage adopté par le Département de l'Instruction publique du Canton de Vaud.

Un volume de 240 pages in-16, cartonné . . . . . Fr. 3.—

On ne dirait pas que c'est un livre d'école ! Il est plein d'histoires charmantes, les unes courtes, les autres plus longues, toutes intéressantes et la plupart illustrées. La prose coudoie les vers, ce qui met un agrément de plus à l'aspect et à la lecture de l'ouvrage. Les auteurs ont voulu charmer et émouvoir autant qu'instruire : on peut dire qu'ils y ont tout à fait réussi. Les multiples faces de la vie enfantine, les émotions très diverses des jeunes âmes, trouvent dans beaucoup de ces morceaux leur meilleure expression.

CALCUL ÉCRIT

à l'usage du degré intermédiaire des Ecoles primaires
(2me année)

publié par le

Département de l'Instruction publique et des Cultes
du Canton de Vaud

Bureau des Fournitures scolaires

Quatrième édition

Un volume cartonné . . . . . Fr. 0.60

Le présent cahier a été élaboré à la suite d'un concours ouvert en 1902, et auquel ont pris part MM. Kolheiru, Maillard, Roulier et Regamey, instituteurs, dont les travaux ont été coordonnés et complétés par les soins du Bureau des Fournitures scolaires du canton de Vaud, en particulier pour la présente édition.

Dans la même série :

1re année. — 1 volume cartonné . . . . . Fr. 0.60
3me année. — Paraîtra prochainement.

LIBRAIRIE

des

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

et des

ÉCOLES, PENSIONNATS, INSTITUTS, etc., etc.

Comédies — Drames — Vaudevilles

Monologues et Dialogues. Opérettes, Saynettes et scènes comiques.
Duos, Trios, Quatuors et Chansons comiques avec ou sans parlé. — Rondes. — Pantomimes. — Guignols.

Montmartre à Montbenon

ou

LAUSANNE EN CHANSONS

10 chansons-monologues
interprétées par l'auteur

Jacques Martel

Plairont beaucoup dans les banquets, soirées choucroûtes, etc., net Fr. **2.—**

SPÉCIALITÉ DE MUSIQUE CHORALE

CHŒURS d'enfants, de femmes, d'hommes et mixtes pour toutes les circonstances

CATALOGUE GRATIS ET FRANCO

Vient de paraître **Le Guide du Major de Table**

Bans et refrains avec musique

Nouvelle édition, revue et augmentée par *C. Bretagne.* Prix : Fr. **3.50** (major. comprise)

FŒTISCH FRERES S. A., Lausanne, Librairie Musicale et Théâtrale

Succursales à NEUCHATEL et VEVEY

Imprimeries Réunies S. A. Lausanne. — Librairie PAYOT & Cie, éditeurs responsables.

LVIIme ANNÉE. — N° 8. LAUSANNE, 16 Avril 1921.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

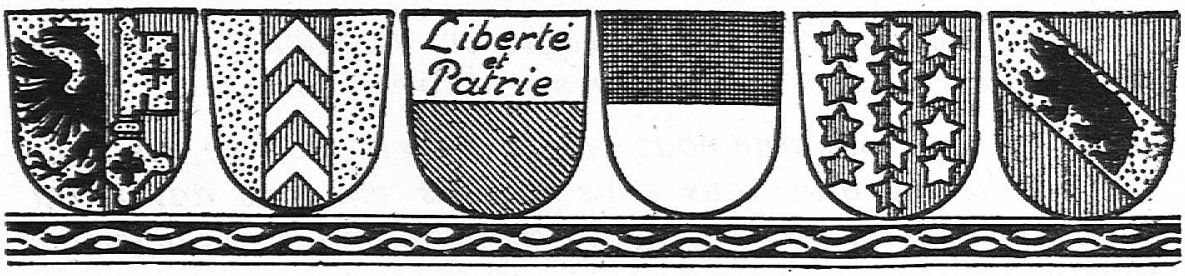
PIERRE BOVET
Taconnerie, 5
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Av. Bergières, 26
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
W. ROSIER, Genève.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
H. GOBAT, Delémont.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, Rue de Bourg | Place du Molard, 2



ABONNEMENTS : Suisse Fr. 8., étranger, Fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, Fr. 10. Etranger Fr. 15
Gérance de l'*Educateur :* LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II 125
Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne et à ses succursales.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Au Personnel enseignant

Aux Commissions scolaires

MM.

Au moment de la rentrée des classes, nous prenons la liberté de vous présenter nos offres de services pour la livraison des ouvrages scolaires dont vous pourriez avoir besoin.

Nous pouvons vous offrir les ouvrages publiés en Suisse avec la remise d'usage de 5 % accordée au personnel enseignant.

Quant aux ouvrages de provenance française, nous pouvons vous les livrer avec une remise de 40 % sur les prix en vigueur en France qui ont été légèrement diminués depuis le 1er avril. Pour ceux de nos correspondants dont la commande atteindrait au moins fr. 50 français, le paiement peut être fait en francs français, par chèque sur Paris, ou billets de banque français. Dans ces derniers cas, les prix de catalogues en France, sont majorés de 10 %, pour frais de port et d'emballage.

Nous avons le plaisir de vous informer que les catalogues suivants sont à disposition dans nos magasins :

A) Catalogue général des éditions Payot, 1920 *(gratuit).*
(Quelques-uns des prix mentionnés ont été légèrement augmentés).

B) Catalogue général des ouvrages et du matériel scolaires *(gratuit). (Datant de 1913, ces prix ne sont plus en vigueur, mais le catalogue est utile parce qu'il donne le choix de livres que nous avons en magasin.)*

C) Catalogue général des ouvrages en magasin : *Librairie générale moins les ouvrages scolaires (90 ct.).*

Nous espérons que vous voudrez bien profiter des bonnes conditions que nous vous faisons en nous adressant vos commandes, à l'exécution desquelles nous apporterons tous nos soins.

Dans l'attente de vos nouvelles y relatives, nous vous présentons, MM., l'expression de nos sentiments les plus distingués.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie.